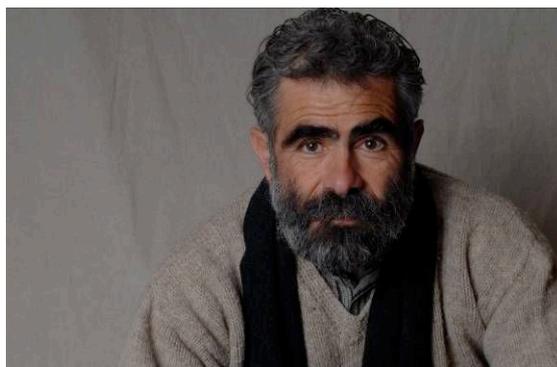


PANORAMA  
DES  
SITES PATRIMONIAUX  
DU PNR DE LA NARBONNAISE  
EN MEDITERRANEE

2009

écrits par Marc Pala



PROGRAMME « ARCHIVES DU SENSIBLE »

animé par Marion Thiba, chargée de mission culturelle

04 68 42 70 45





## MODE D'EMPLOI....

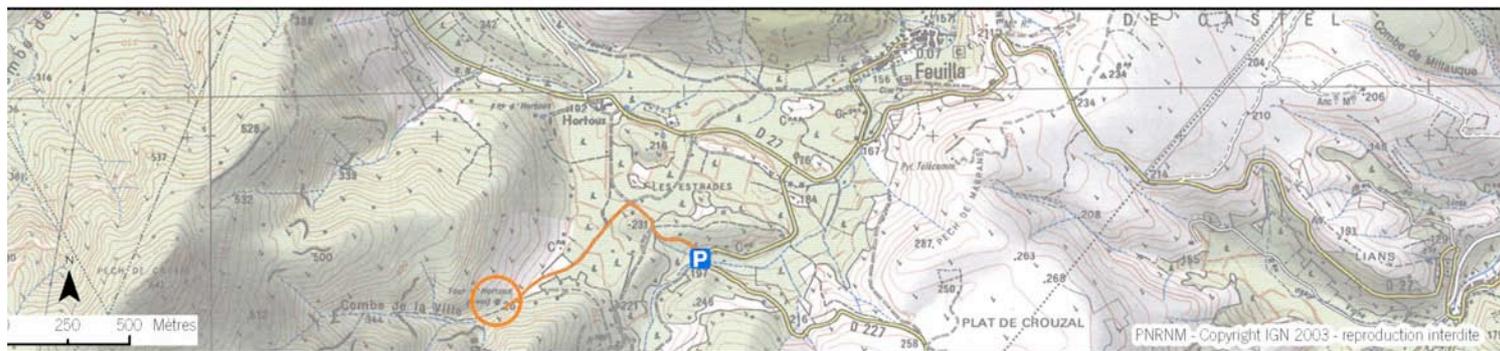
Ce « Panorama des sites patrimoniaux du Parc » s'inspire du « Panorama des acteurs culturels du Parc ». Nous souhaitons mettre en valeur le patrimoine local. Ce projet est conçu dans la durée, sur au moins cinq ans. Il s'inscrit dans le programme du Parc « Les archives du sensible ». Il sera mis en ligne au fur et à mesure sur le site Internet du PNR. Une fiche de 4 000 signes raconte et donne une interprétation argumentée de chaque site. Huit à dix sites seront choisis chaque année en fonction des catégories suivantes, représentatives des différentes facettes du patrimoine culturel du territoire :

- 1/ L'habitat, Les fortifications
- 2/ Les voies
- 3/ Le religieux, Le sacré
- 4/ Le légendaire
- 5/ La pierre sèche
- 6/ Les ressources, Les métiers
- 7/ Les hauts lieux culturels ou naturels (l'Oeil Doux, Ste Lucie...)

### **Sites choisis en 2009 :**

- Le castrum de l'Hortoux (Feuilla) (catég 1)
- Le castrum de Montpezat (Roquefort des Corbières) (catég 1)
- La voie de Bérade (Sigean, Roquefort) (catég 2)
- La chapelle St Pancrasse (La Palme) (catég 3)
- La croix de Matte Caude (Peyriac-de-Mer) (catég 4)
- Les carriers de Combe Redonde (Port-la-Nouvelle) (catég 5)
- Le complexe agro pastoral de Rémiols (Fitou) (catég 5)
- Le bois en charbon / Le charbonnage (Feuilla....) (catég 6)
- L'Oeil Doux (Fleury d'Aude) (catég 7)





*Suivre le chemin jusqu'aux ruines médiévales de l'Hortoux, fondements de cabanes dans le bois, sur votre droite la tour et son enceinte / En marge, vestiges d'exploitation des bois, d'époque moderne : four à chaux, loge de charbonnier et fourneau métallique... / Possibilité de prolonger la promenade par la découverte du hameau de l'Hortoux, au nord, près de la D 27.*



## La Tour contre la forêt / Le castrum de l'Hortoux (Feuilla)

Le castrum de l'Hortoux, appelé « Tour de la Ville » par les autochtones, n'était connu et pratiqué que par de rares amateurs. Antérieurement aux campagnes de désobstruction du site vers la fin des années 1990, il présentait un état d'abandon total, pareil à ces ruines d'Amérique centrale englouties par la luxuriance végétale ; seul le sommet de sa tour, couronné d'un buis pluri centenaire, émergeait de la frondaison des chênes verts.

Cette forteresse, dénombrée dès 1271, bâtie sur une éminence en limite des terres cultivables et des bois, semble défier la perspective stratégique par son emplacement curieux au pied d'abruptes falaises, au débouché d'un vallon aveugle. Quelques fonds de cabanes en pierre sèche, adossés au versant sud des ruines, se révèlent à un observateur attentif. Ils attestent de l'existence d'une petite agglomération à Hortoux comme le rapporte la liste des feux de 1342-44 de la viguerie de Béziers. Des tessons de céramiques médiévales, des carreaux d'arbalètes, des fragments de remparts démantelés à l'explosif... témoignent d'une longue histoire tourmentée liée aux vicissitudes de l'Ancienne Frontière franco aragonaise.

Un hommage de 1229 a sauvé de l'oubli un des premiers seigneurs des lieux, un certain Berengarius de Ortonibus qui, en compagnie

d'une trentaine de chevaliers narbonnais, a prêté serment de fidélité au tout jeune roi Louis IX en visite, au terme de la première croisade contre l'hérésie cathare.

L'Hortoux plus que toutes ces autres communautés perdues des garrigues, à ciel ouvert, semble vouloir conserver jalousement dans ses inextricables emprises végétales les secrets de son histoire. Partout la densité des buplèvres, le foisonnement de ses lianes de salsepareilles entravent le mouvement et les vellétés de découverte. Comme si les lieux, par leur hostilité proclamée, entendaient perpétuer leur refus à toutes contraintes de domestication et par ce biais nous révélaient un peu de la vie âpre et singulière de ceux qui tentèrent ici d'imposer une tour, un jardin, une « ville » contre la forêt et le sauvage. Une seule certitude réside dans l'issue de ce combat : Monsieur de Talairan, un seigneur qui tient le site depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, dénombre en 1503, « Hartols, sans aucun habitant ».

La communauté se déplaça, emportant jusqu'à son nom « hameau des Hourtoux », quelques centaines de mètres plus au nord, en bordure du chemin des Corbières où ses vieilles bâtisses éveillent toujours le rêve des passants.

Le site primitif ne retourna pas pour autant au silence, occupé par des forestiers et

des charbonniers, il perpétua une autre lignée, celle des « seigneurs » du bois ; là encore les structures anciennes : terrasses, loges, emplacements de fourneaux, sentes, passages aménagés sommeillent sous la chape verte de l'oubli ou dans la mémoire des derniers témoins.

Un angle du donjon carré aveugle, d'une épaisseur de plus de deux mètres, fut éventré au début du XX<sup>e</sup> siècle par un chercheur de trésor. L'abandon et la perte d'une histoire que l'archéologie restitue péniblement avaient éveillé un merveilleux attaché à ces ruines et au nom fabuleux de Ville qui évoquait on ne sait quelle splendeur perdue : trésor, souterrain, statuaire...

Par le biais d'opulents propriétaires, le courtal de l'Hourtoux qui prit le relais du bourg castral conserva jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle des limites domaniales presque aussi importantes que celles de l'ancienne seigneurie.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Augustin Marty qui récoltait sur le domaine 300 hl de blé et possédait un troupeau de mille bêtes sût préserver les bois, assurant à l'Hourtoux un bel équilibre environnemental entre sauvage et domestique qui contribue encore aujourd'hui à la richesse paysagère de Feuilla.

Au décès d'Augustin en 1867, le pays dit-on lui témoigna son attachement en poussant un cri unanime : « *Matapan, lo rei de las montanhas es mòrt !* ».

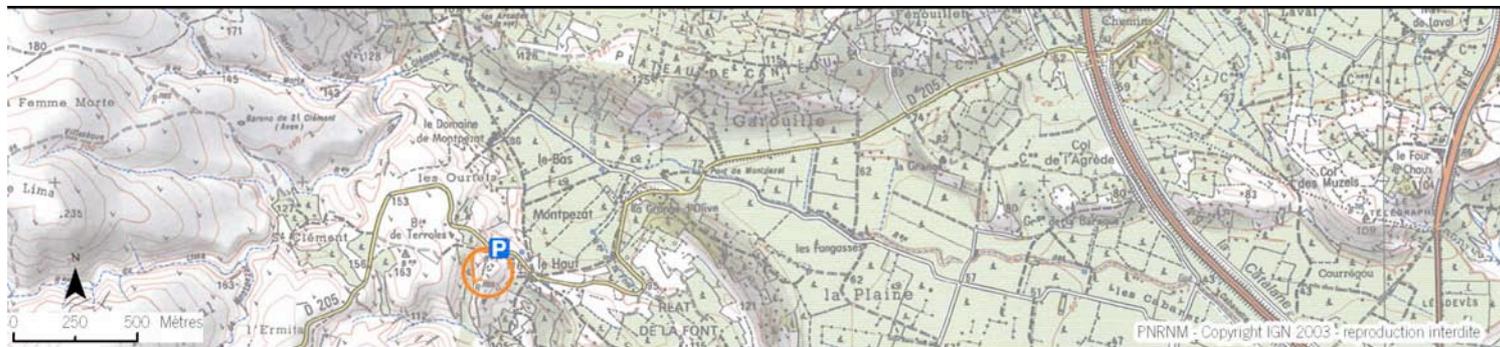
Bibliographie :

DIELTIENS et QUEHEN, 1987, *Les casteillas des Corbières*, Bulletin SESA, 87.

MARTY fils et Boyer Christian, Augustin Marty, *Le roi des Corbières*, manuscrit photocopié non daté.

PALA Marc, 1999-2000, *Aperçus sur le castrum de l'Hourtoux et la seigneurie de Feuilla*, Bulletin APCSC (Amis du patrimoine culturel de Sigean et des Corbières), 5.





Contourner à pied la butte fortifiée par le nord-ouest / Entrée par l'ancienne rampe d'accès sur le versant sud / Lecture des vestiges rendue difficile par de nombreux bouleversements : fragment d'enceinte ouest, voutage d'escalier, citerne... / Vue panoramique sur la plaine de Roquefort et le massif de Courbines, au sud.



## La forteresse arasée / Le castrum de Montpezat (Roquefort)

Plus qu'une forteresse ruinée, Montpezat représente pour les roquefortois un important écart au nord ouest du village avec son domaine viticole et un vieil habitat dispersé entre Haut et Bas. En décembre 1790, les deux communautés distinctes de Roquefort et Montpezat fusionnaient, entraînant d'interminables procès, conduits par les de Monteil, héritiers des anciens seigneurs.

Bâti sur un éperon rocheux, en bordure orientale du vaste plateau calcaire de Courbines, le castrum de Monpesadus en 1141, encore dénommé Montepesato en 1176, colline palissadée ou fortifiée, domine la fertile plaine littorale. Ce mont aux « fortes pentes » (Montpezat) se dresse à un important carrefour de voies qui jalonnent de leurs ornières profondes et patinées les « antiques » itinéraires des Corbières.

Il ne reste plus grand-chose de cette forteresse arasée par le temps et les carriers, remodelée en enclos par les bergers, bouleversée par l'occupation allemande. Une infrastructure de donjon (?) sur la partie sommitale, une citerne avec sa voûte en demi berceau effondrée et vers le nord ouest un fragment d'enceinte que Théodore Marty (1842-1926), un érudit roquefortois, nous décrit vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme un important mur de six mètres de hauteur sur deux d'épaisseur. Chauffé à blanc par le soleil d'été, balayé l'hiver par les vents

violents du nord-ouest, le castrum ne conserve de sa « splendeur » passée que la beauté nue et déployée d'un vaste territoire qui s'étendait depuis le Ginestas, au voisinage de la Berre, jusqu'au sommet du Pié de Poul qui barre l'horizon sud.

Se référant à un « cahier noble de 1538 » aujourd'hui égaré, Marty évoque les *casals*, petites habitations liées à l'argile, dont une douzaine s'érigeaient *intra muros* et vingt-cinq autres s'étagaient sur le versant oriental. Soit une population d'une centaine d'âmes si l'on se réfère aux vingt-deux feux dénombrés par la viguerie de Béziers en 1344. Si cet habitat castral n'apparaît plus clairement sur le terrain en revanche il se révèle d'une manière émouvante dans les hameaux satellites de Montpezat, à Castelsec, à l'Ermita, au Viala, à la Combe d'Enfer... Ces vestiges se laissent néanmoins difficilement découvrir, encastés dans les ginestières et poussant leur mimétisme jusqu'à se fondre dans le blanc du rocher. Ils sont établis en bordure de petites vallées profondes, les clottes ou conches, sur des pitons rocheux en surplomb de combes encaissées. Le promeneur tenace est récompensé par la découverte des assises d'une tour ou d'une chapelle, d'habitats ou d'entrepôts en pierre sèche, d'un contre-poids sculpté de pressoir à huile, de morceaux de meules en grès, de mobilier céramique... et même d'une grotte de faux monnayeurs.

D'après des datations reposant sur l'étude des céramiques et l'émission des nombreuses monnaies trouvées sur les lieux, ces communautés, développées aux alentours de l'an mille, semblent abandonnées vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Le château de Montpezat connaît un regain d'intérêt éphémère lors des conflits frontaliers du XVII<sup>e</sup> siècle puisqu'il figure sur la liste des réparations de 1640. L'attraction de Roquefort qui s'accroît dès le début du XVII<sup>e</sup> (paroisse unique de St Martin en 1608, domaine rural inscrit sur le compoix de Roquefort en 1616) précipite le déclin de Montpezat. La fin de l'époque moderne verra le pillage du site au profit d'exploitations installées sur le flanc sud (cadastre de 1817) et dans les vallées en contrebas.

Montpezat reste néanmoins un site majeur pour la compréhension de ces

communautés médiévales d'agro-pasteurs installées sur la frange orientale des garrigues.

Une hache en bronze à tranchant étalé retrouvée dans un mur éboulé d'une bergerie attenante au château, des pointes de flèches pédonculées, attestent de l'ancienneté de l'élection de ce site de hauteur et de la permanence d'un habitat défiant les siècles et les cultures.

Bibliographie :

GAZANIOL Claire, 2007, *Le castrum de Montpezat en Corbières, approche historique et archéologique*, mémoire de Master 1, Université Toulouse-II-Le-Mirail.

MARTY Théodore, 1889, *Recherche historique sur Roquefort et Montpezat*, Chauvin, Toulouse.

1891 *Les limites de Roquefort et de Montpezat*, Caillard, Narbonne.

SOLIER Yves, 1996, *La grotte du Crès de la Louve : une officine de faux-monnayeurs*, Bulletin SESA, XCVI.





*Près du parking, voie à rails aménagée pour la visite mais indication erronée de via domitia / Au levant sur la falaise, derrière un cabanon, portion de voie dallée / Au nord, sur le domaine « privé » de Mattes, nombreuses et profondes ornières sur une dalle près de Grange Neuve / Respecter les lieux.*



## Sur la route / Les voies de Bérade (Sigean-Roquefort)

La garrigue, autrefois repoussée par l'homme, a noyé sous sa chape végétale tous les signes d'une emprise étrangère à la sienne. La grande route qui passait en ces lieux, le lent trafic des chariots, les cris des voyageurs et des bêtes s'en sont allés comme ce ciel qui glisse emporté par de grands vents.

Mais sur une dalle de calcaire, à l'ouest de Grange Neuve, le vieux chemin s'étire sur près de 150 mètres au milieu des bruyères et des repousses de pins. Très large, de cinq à sept mètres par endroits, labouré de plusieurs séries d'ornières bien marquées, il trace dans le vert des jours, une véritable artère de rêve. Car il en a fasciné du monde ce chemin comme ces érudits qui, dans un besoin de communion avec un passé classique ou mythique, l'ont fréquenté et étudié, et tous ces curieux ou promeneurs pour qui il est comme un lien mystérieux qui les rattache à un autre monde. Celui des « origines ». Puisque ce chemin, en somme, serpente plus dans le temps que dans l'espace.

Cette impressionnante portion de voie, probablement antique, de Grange Neuve fut nommée, sûrement à tort, via Domitia. Elle pourrait correspondre à un chemin d'exploitation annexe qui filait en direction du Gasparets sur lequel abondent des tessons d'amphores d'époque gallo-romaine. Elle n'est pas la seule à

drainer le secteur; de part et d'autre de la butte de Bérade, à l'ouest de Sigean, se remarquent les vestiges de plusieurs voies d'époques diverses, matérialisées par les traces que les roues des charrettes laissèrent sur les affleurements rocheux ou des portions de dallage.

Le chemin dit de Fenouillet, miraculeusement épargné par la tranchée du gazoduc, est un autre tronçon « spectaculaire » de voie à rails d'une trentaine de mètres de long, nettoyé et balisé par des bénévoles roquefortois. Il en reste autant à dégager. Un seul regret, son baptême hâtif et abusif de voie Domitienne. Comme pour celle de Grange Neuve, cette voie se prolonge en fait vers l'ouest ; des ornières très nettes qui se retrouvent, au-delà du gué, présentent le même écartement moderne caractéristique de 1,35 m.

Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le chemin d'Espagne, qui a légèrement fluctué au cours des âges, passait en ces lieux. Si la direction générale de cet axe, à la fois stratégique, politique et commercial (Via Domitia, Cami Francès, Route Royale), ne semble plus susciter de polémiques, en revanche son tracé précis pose encore de nombreux problèmes.

Cette voie en provenance de Narbonne par Pra-de-Cest (qui doit son nom à la borne milliaire *ad sextum*), puis par les lieux-dits Deume (du lat *decimus*) et Prat d'Audène (du lat *undecimus*), respectivement les sixième, dixième et onzième mille de Narbonne, franchissait la Berre au pied de l'oppidum de Pech Maho. Des vestiges d'une pile de pont médiéval (dont le soubassement semble antique), près du gué de Villefalse attestent de l'ancienneté de ce passage. Un pont y est mentionné en 1335. L'emprise de l'autoroute retrouve approximativement l'itinéraire antique qui passait par le col de l'Agrède (du lat. *gradus* : passage au col), traversait la plaine de Roquefort et franchissait les Côtes aux lieux-dits Desferra-Cabals et la Calade, deux autres toponymes significatifs des vieilles routes.

Quand on emprunte tous ces anciens chemins qui sillonnent Bérade, Gasparets ou Fenouillet ce n'est point pour se rendre quelque part. On laisse derrière soi tous les utilitarismes, la sédentarité, pour échapper un temps à sa condition. On s'identifie à ceux qui l'ont emprunté, en se laissant saisir par le

mouvement, le paysage... la vie. On marche vers une rencontre.

Par-delà les intentions premières, de surface, les évidences : celles de l'histoire ou de l'archéologie par exemple, se cachent peut-être de plus profondes motivations, souvent inconscientes, comme trouver le chemin de soi-même. Ou peut être plus simplement en soi-même, hors de tout but, en déshérence, parce que « dans l'homme tout est chemin » (Michel Jourdan).

#### Bibliographie:

CAMPARDOU Joseph, 1941, *Etude cartographique de la voie Domitienne de Narbonne à Salces*, B.C.A.N. XX.

1947-1948, *Tracé de la voie Domitienne de Narbonne à Salces*, B.C.A.N. XXII.

COMPS Robert, 1964, *La voie Domitienne de la Berre au Rieu de Treilles*, B.C.A.N. XXVIII.

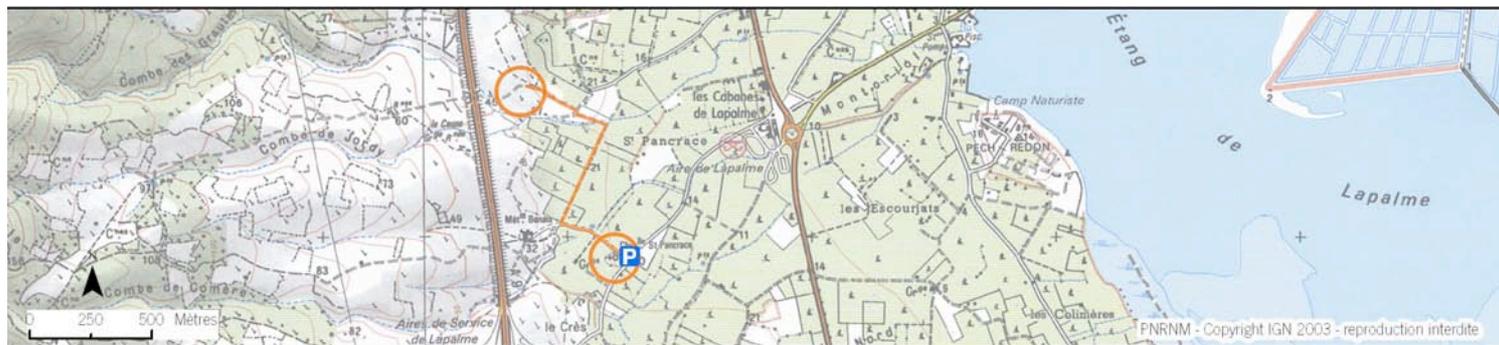
1966-1967, *La voie Domitienne de Peyriac-de-Mer à Salces*, B.C.A.N. XXIX.

PALA Marc, 2005, *La via Domitia*, Journal d'informations municipales Lo Sijanòt, n° 6 et 7.

SOLIER Yves, 1963, *Nouveaux vestiges dans le Rieu de Treilles*, B.C.A.N. XXVII.

SOLIER Yves, MAX Guy, 1998, *Voies romaines du Rhône à l'Ebre*, (p. 47-49/69-77), DAF 61.





Chapelle fermée en temps ordinaire / Possibilité d'en faire le tour / Admirer la porte et l'abside / En profiter pour partir à la découverte, plus au nord, d'ornières d'orientation NE-SW, sur un affleurement rocheux en bordure du chemin rural..



## Le saint aux branches / La chapelle de Saint Pancrassus (Lapalme)

La chapelle, dédiée à Sanctus Branquassius, comme le dénomme un document de 1295, se cache dans un bosquet de pins de la Plaine Nord de Lapalme, au pied des garrigues. Ce site est intéressant à bien des égards.

Sa situation d'abord intrigue. Charles Pélissier (1854-1927), médecin et érudit palmiste, argumente à partir de cet édifice, supposé préroman (X<sup>e</sup>) et qui aurait succédé à un habitat gallo-romain, pour le passage en ces lieux de la via Domitia. Quoi qu'il en soit de la localisation précise et très discutée de l'antique chemin d'Espagne, le terroir de St Pancrassus reste associé pour le Moyen Age et le début de l'époque moderne au paiement de la Leude. Le revenu de ces péages (impôts sur les marchandises et le bétail) quand il n'était détourné pour le profit des seigneurs locaux devait par prescription royale servir à l'entretien des routes et ponts. En 1299, Bernard d'Auriac, fils d'Amiel seigneur de St Pancrassus et futur coseigneur de La Palme en 1301, prête serment au vicomte de Narbonne pour la collecte de la *leuda castri de Ruperforti...*, *in terminio de Sancto Brancassio*.

L'isolement de la chapelle jointe à la proximité de la route d'Espagne ainsi que peut être la pratique médiévale consistant à prêter

serment sur les reliques de St Pancrassus (Grégoire de Tours repris par Voragine) incitèrent, fin XIII<sup>e</sup> siècle, à la rencontre secrète en ces lieux, des ambassadeurs aragonais et des émissaires narbonnais lors d'un complot tramé par le vicomte de Narbonne contre le roi de France Philippe III le Hardi (Histoire du Languedoc, X, p. 409).

Ce prieuré ou *cella* de Pancrassius, dépendait de l'abbaye de La Grasse qui tenait le fief ecclésiastique de St Jean de Palma. Tout dans le style de l'édifice primitif semble renvoyer au XII<sup>e</sup> siècle (Pirault). Les principales restaurations et agrandissements de cette église concerneraient le milieu du XIII<sup>e</sup> et la première moitié du XIV<sup>e</sup>. L'intérêt de cette chapelle, outre qu'elle est l'une des plus anciennes de la région, repose sur des sculptures à figurations humaines et des ornements végétaux aux angles de chapiteaux.

Pendant près d'un demi-siècle, un groupe de bénévoles, principalement des viticulteurs de Lapalme se sont attelés à la restauration et l'aménagement du site. Pousant leur souci de perfection jusque dans la réalisation d'une porte d'entrée en chêne avec une ferronnerie « voulue à l'imitation de celle du XII<sup>e</sup> siècle de Corneilla-de-Conflent » (Pirault) ; les restaurateurs ont su néanmoins conserver au site

des allures de grande simplicité et de dépouillement. Havre de quiétude, la chapelle accueille de temps à autre un pèlerinage à Pâques ou à la Pentecôte mais les 12 mai, la fête de son saint patron, n'attire plus depuis bien longtemps « tous les pâtres de la région (qui) décoraient de rameaux verts la statue du saint (Nelli).»

Elle a dû paraître bien étrange aux autochtones cette dédicace à un jeune martyr inconnu de 14 ans décapité sur la lointaine voie Aurélienne, vers l'an du Seigneur 287. Et ce nom de Pancrace que les pseudos étymologies savantes de la Légende Dorée tentent d'interpréter à partir d'une langue de clerc, le grec, comme incarnant les vertus prédestinées du jeune saint (*pan*, tout, *gratus*, agréable, ou encore *pancratiarius*, soumis aux fouets...). Le peuple indifférent à ces contorsions et importations possédait ses propres sources, ses propres techniques phonologiques qui rapprochent autrement les mots et fusionnent les traditions. L'occitan *branca*, branche apparaît sous les diverses appellations que revêt Pancrace

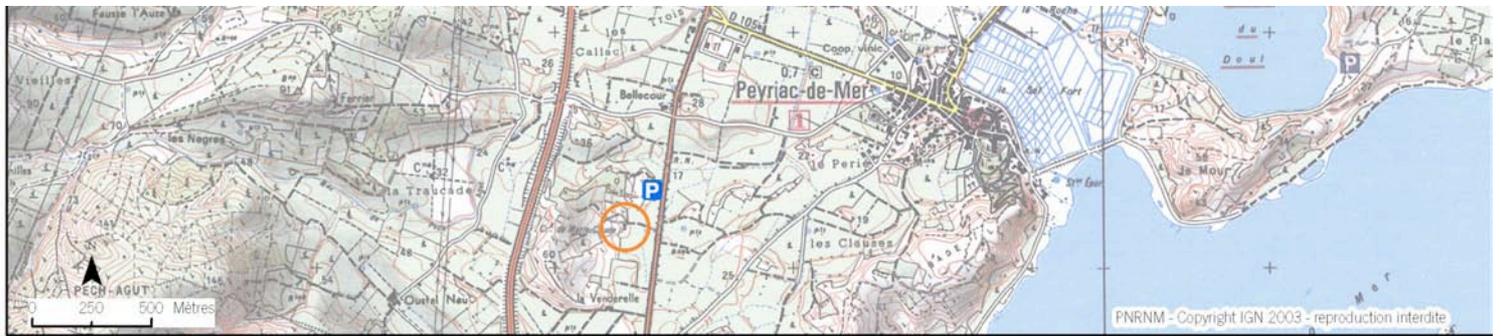
dans le Midi : Branquat, Brancard, Brancari... un saint en rapport avec la végétation, le mai païen, les divinités sylvestres, la protection des bêtes et des troupeaux et qui retrouve la symbolique chrétienne dans les palmes pascales et celles des martyrs...

Et si ces convergences entre traditions savantes et populaires matérialisées par les ornements floraux des chapiteaux étaient aux origines du nom du village voisin, Palma ?

#### BIBLIOGRAPHIE

- JALABERT Lydie, 1995, *La communauté de Lapalme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, maîtrise d'histoire, Paris VII.  
 NELLI René, 1975, *Notes sur le folklore de Bouisse*, Revue Folklore 158.  
 PELISSIER Charles, 1919, *Étude sur un tronçon de la voie Domitienne*, Caillard, Narbonne.  
 PIRAULT Robert, 1987, *Dans le jeu de la terre et de la mer*, Candela, Narbonne.  
 VILLEFRANQUE Josette, 1969, *Corbières magiques*, Subervie, Rodez.  
 DEVIC & VAISSETTE, 1874-1892, *Histoire générale du Languedoc*, Toulouse, 15 volumes.





*Croix visible depuis la D9 / La visite en est rapide / A découvrir en passant ou à programmer avec un détour par Peyriac-de-Mer / Promenades sur les anciennes salines ou autour du Dou.*

RÈGLES DE BONNE CONDUITE

## Un ange passe / La croix de Matte Caude (Peyriac-de-Mer)

Pour un automobiliste qui circule en direction de l'Espagne, la colline de Mata Cauda se dresse en bordure de route, au niveau de Peyriac-de-Mer, juste avant d'aborder l'ancien étang de la Venderelle. Depuis peu, le lieu est balisé par un radar autoroutier et fréquenté par de jeunes dames qui arpentent le bas-côté, qui passent et repassent. La croix repeinte en blanc est bien visible, 150 m à l'est de la route, dans l'angle d'une vigne, au pied d'un tertre crayeux.

Un site, somme toute banal, où le 8 avril 1822, Pierre Pradel, paysan de Peyriac, rencontra un ange.

Le récit des apparitions dictées par Pierre Pradel, illettré, fut consigné par François Salles dans un manuscrit de 14 feuilles reliées par un ruban bleu et transmis avec l'acte de vente de la vigne attenante.

La première apparition surprit Pradel en train de moissonner dans son champ de seigle de Mata Cauda un lundi de Pâques. « Je moissonne de la misère, ruminait Pradel, tout se brûle, tout meurt; nous aurions bien besoin d'eau ».

Le « personnage ou ange » qui l'aborde, et lui parle en langue française qu'il n'entend pas

bien, ne relève pas du canon de l'angéologie traditionnelle. Pradel le décrit comme « un petit personnage d'environ trois pieds, plus ou moins, d'une grande beauté, ayant le visage petit, habillé tout en jaune, tant des habits que des souliers et du chapeau même ; et il était tout luisant de ses habillements comme s'ils eussent été cirés ».

Après l'avoir sermonné et béni la terre qui « était en feu... extrêmement altérée », l'ange lui annonce la pluie dans trois jours, le salue de son chapeau et disparaît du côté du ruisseau.

Il le reverra dans la nuit du 12 avril au pied de son lit puis une dernière fois le 3 mai dans sa vigne de Pech Flourieux. En réponse au questionnement de Pradel sur son identité, le mystérieux personnage déclare trois fois de suite : « Je suis un signe que Dieu vous envoie ». L'ange lui transmet un message à la fois intime et pénitentiel qu'il devra garder « tout dans son intérieur » mais aussi d'ordre plus collectif en rapport avec les soucis du moment : une grande sécheresse et la perte de la dévotion religieuse.

L'ange réclame l'érection d'une croix à Mata Cauda et une procession d'action de grâce que Pradel peine à obtenir face à l'incrédulité du maire et du curé. Suite à l'intercession du Grand

Vicaire de Narbonne, « Monsieur le Curé de Peyriac », au cours d'une cérémonie mobilisant « environ quatre mille âmes » venues des communes environnantes, bénit solennellement la croix de pierre que les frères Pradel ont fait tailler et élever « à leur frais et dépens ».

La religiosité populaire et sociale toujours attachée aux rites agraires propitiatoires et la contagion des miracles eurent raison des réticences de la hiérarchie catholique.

Les années 1820 marquent une époque-charnière de renversement des équilibres en pays narbonnais. La vocation céréalière de l'Aude est mise à mal par la concurrence et une nouvelle période de spécialisation régionale s'ouvre ; le vin devient un produit rentable, la vigne s'impose. C'est aussi une période de recul de la vie chrétienne en milieu rural, scandée par les derniers grands sursauts de la religiosité populaire et régionale. L'ange de Mata Cauda

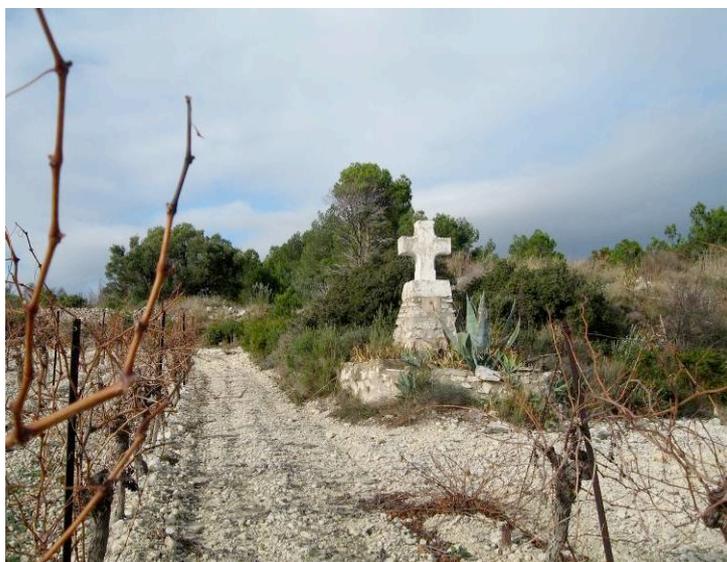
précède de quelques années l'extraordinaire renaissance du culte marial (rue du Bac 1830, La Salette 1846, Lourdes 1848...). Mais ici pas de relais pour la diffusion et l'amplification du phénomène miraculeux. La ferveur reste confinée puis finit par s'étioler. La dernière procession à Mata Cauda fut organisée en mai 1953 après une année particulièrement sèche.

Mais à Peyriac, en période de sécheresse, on entend encore quelques anciens dire : « *Se cal anar a Mata Cauda !* »

De nos jours, les anges probablement passent encore, mais plus personne ne les voit.

Bibliographie :

GIBERT Urbain, 1973, *La croix de Mata Cauda à Peyriac-de-Mer* (Aude), *Revue Folklore*, 152.





*Carrières traversées par le sentier de randonnée de Combe Redonde / Pour une découverte approfondie des lieux, quitter le sentier et errer au gré des combes (Redonde et ses diverticules) / Laisser vous guider de proche en proche par vos découvertes.*



## Ceux de la pierre / Les carrières de Combe Redonde (Port-La-Nouvelle)

Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, des carrières vivaient encore sur la frange sud de la Garrigue Haute, face aux salines et à la mer. Ils exploitaient le marbre dans les calcaires bréchiques des falaises et la « pierre bleue » depuis les hauteurs de La Palme jusque sur les flancs du col de Marcou près de Port-La-Nouvelle.

Ceux de Combe Redonde dominaient un important ruisseau, à écoulement temporaire, qui entaille profondément les assises nord-ouest du Cap Roumani et draine le karst embroussaillé de Pech Gardie, terminaison orientale des Corbières. Des marmites naturelles qui piègent les eaux de surface furent aménagées en aiguiers par les carriers puis rapetassées par les chasseurs afin de maintenir en ces lieux arides le petit gibier: grives, perdreaux, lièvres...

Au pied de ces garrigues extrêmement fissurées, les eaux qui circulent sous le massif émergent, par endroits, abondamment, dans les zones marécageuses. Ces ressources en eau ont favorisé l'installation des hommes depuis environ cinquante mille ans : abri sous roche occupé au moustérien, épée « gauloise » en bronze, baignoires en plomb de « bains » romains...

Comme pour l'île Sainte Lucie, le charme de ces paysages tient dans les cloisonnements et les interpénétrations de deux

écosystèmes bien marqués. Un des sentiers qui conduit vers les anciennes carrières circule dans les joncasses verdoyantes du Rec Mendil en contrebas des rocailles blanches et desséchées des garrigues. Le promeneur s'enfonce dans la nostalgie des abandons, d'un sous-bois de lianes, de phragmites et de tamaris, de murets et de digues de pierres effondrées dans les bras morts des roubines. Un escalier monte vers un cabanon délabré... dans les mares qui croupissent se mêlant l'eau douce et les remontées saumâtres.

Puis de nouveau la lumière, le rocher, le sec et l'épineux, les collines entaillées, ventre à l'air, dans un grand remue-ménage lithique orchestré par les communautés de carriers de Clautezat, de Jugnes et plus vers l'ouest de Coumbo Loungo, des Barrens... Ces carrières pratiquaient une semi-autarcie, ils étaient tous plus ou moins polyvalents; agriculteurs, ils cultivaient la vigne, l'olivier, l'amandier et le figuier sur des terrasses délimitées par les débris de la taille et entretenaient amoureusement des jardins en fond de combe ou près des habitations; bergers, leurs femmes ou leurs enfants conduisaient de petits troupeaux de chèvres et quelques moutons pour la viande et le lait. D'où la densité et la surface de tous ces aménagements lithiques en marge de leur exploitation principale : soles, faysses, enclos,

corrals... gagnés sur la garrigue et consciencieusement épierrés.

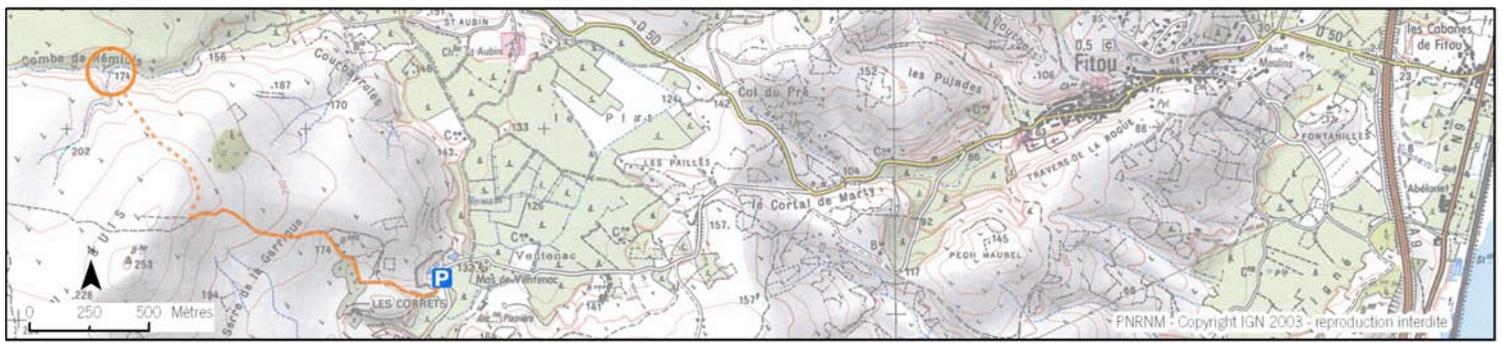
Le travail de la pierre sèche est partout remarquable car pratiqué par des professionnels de la taille et du maniement des pierres depuis le simple mur jusqu'aux constructions plus complexes comme les capitelles et aiguiers (Les Trois Jasses), la maison des Bastou (Cap Romani), les bergeries, cabanes et grotte à portique (Combe Redonde)...

Produire des moellons pour la construction, des bordures de trottoir, des mausolées ou, plus exaltant, participer à la

construction du port... la pierre n'est pas qu'un simple gagne-pain, elle est aussi une vocation. Tel un sourcier, en quête des veines rocheuses, un vieux carrier me confiait : « les bonnes pierres, je les sentais ». Il connaissait l'alchimie de ce matériau brut arraché à son repos tellurique, il en savait tout le doigté et l'onirisme nécessaires pour l'acclimater, l'humaniser.

Je n'en doutais pas, il suffisait de se promener dans ce champ de ruines et de regarder. La pierre, le travail et l'ordonnance des choses trahissent encore aujourd'hui une véritable économie et intelligence du lieu.





Départ des anciennes carrières, à ciel ouvert, de fer, d'ocre et de gypse / Suivre le chemin jusqu'au col du Buis / Soyez attentif aux cairns, ornières, fours à chaux... / Obliquer vers le nord-ouest à travers la garrigue jusqu'à l'intersection des combes de Rémiols / Vue plongeante sur le site / Soyez respectueux, site très sensible.



## Un rêve de pierres / La combe de Rémiols (Fitou)

Connu de rares pionniers locaux de la pierre sèche qui s'en transmettaient jalousement la connaissance, le « fascinant » aménagement lithique de la combe de Rémiols est en passe de sortir du cercle restreint des initiés et d'accéder à une certaine notoriété. Ce coup de projecteur sur un site fragile est-il nécessairement un bien ?

Comme sur nombre de structures équivalentes qui excitent l'imagination, il s'est propagé beaucoup d'images naïves (village néolithique, site sacré, mystérieuse combe...) et formulé des hypothèses hasardeuses sur l'histoire et la fonction de cet ensemble (fortin, centre de triage frontalier des troupeaux transhumants...). La réalité probablement plus prosaïque n'enlève rien à l'espèce d'envoûtement opéré par ces lieux ni à la légitimité du rêve. Ni même d'ailleurs à celle de mystère puisque bien des questionnements restent en suspens tant qu'une étude approfondie du site n'aboutira pas.

A commencer par le nom qui apparaît pour la première fois dans une enquête de l'an 1300 sur les limites septentrionales du royaume de France, *usque ad Capud planum de Ramyols*. Le radical de ce nom *ram* conduit-il vers un nom de personne, un ancien propriétaire des lieux comme le suggère la mémoire orale par cette autre appellation de combe de Grégory ou bien doit-on s'orienter vers un lieu boisé (*rama, ramèl,*

*ramada...*) ou en rapport avec les troupeaux (*camin ramader*)... ?

Quoi qu'il en soit une lecture attentive du paysage et des structures lithiques apporte déjà des éléments de réponse. La combe de Rémiols est une fracture géologique d'orientation et de pendage Ouest-Est dans le plateau de la Serre du Buis dont les garrigues étaient réservées à la dépaissance des troupeaux et à de petites exploitations de chauffourniers. Les aménagements lithiques et fonciers de Rémiols se dressent à la croisée de deux combes pour profiter du maximum d'humidité drainée. Ils apparaissent comme un condensé en miniature, un microcosme, des différents types d'aménagement des sols que l'on peut rencontrer en garrigue. Clôturé par un immense mur de pierres dressé contre l'agression des troupeaux, le site qui s'étend sur un adret comprend, en fond de combes, des parcelles de terres arables et des enclos segmentés puis s'étagé en terrasses où s'accrochent des rejetons d'anciens témoins de culture : amandier, olivier, figuier, vigne... un emplacement pour rucher, une capitelle orpheline d'un maître des lieux.

Cet ensemble est-il l'œuvre de plusieurs générations comme semble l'attester le large éventail de céramiques en majorité d'époque moderne mais aussi médiévale ou bien doit-on

sa facture monumentale à une espèce de « facteur cheval » fitounais ? La solidité et le bel équilibre des murettes prônent pour un abandon relativement récent vers le début du XX<sup>e</sup> siècle.

Si l'homme peut se connaître comme un être dans l'Histoire qui laisse derrière lui du témoignage, il apparaît plutôt ici comme un être géographique qui grave (*gê-graphein*) son territoire, qui se construit davantage dans son rapport à l'étendue qu'à la temporalité, le temps immuable des garrigues. L'homme de Rémiols n'est pas un nomade, un passant qui s'efface devant la formidable puissance du milieu, il crée

sa niche dans laquelle il entend vivre, son *ækoumène*, comme un coin enfoncé dans la minéralité hostile du plateau. Un coin de bois dur qui prend racine et fleurit, dans une ultime tentative d'une mise en valeur des terres en limite ouest du finage fitounais. Nature jardinée, humanisée, Rémiols est devenu un lieu par la part d'humanité qu'il a reçue, par toutes ses projections symboliques inscrites dans la pierre, qui expriment, et c'est en cela qu'il est fascinant, une vitalité, un art, une écriture, une mémoire... l'objet choyé d'un véritable acte cosmogonique.





*Nombreux sites de charbonnage dans toutes les Corbières / Celui-ci n'est donné qu'à titre indicatif : présence d'une des dernières charbonnières métalliques du siècle dernier, encore en parfait état / Nombreux emplacements au sol (cercles carbonisés, terre noire) des anciens fourneaux traditionnels / Cabanes et grottes aménagées dans les sous-bois / Mesdames, gare à l'Homme Sauvage.....*



## Marchands de farine noire /

### Les sites de charbonnage (Corbières)

La découverte du *luòga*, l'aire de carbonisation, espace circulaire noirâtre à la végétation rase, parfois délimité par des pierres de calage n'est pas seulement la révélation de l'emplacement d'un ancien fourneau mais aussi et surtout d'un lieu de vie, à la fois site de production et espace résidentiel aménagé.

La demande croissante de charbon de bois, combustible des forges artisanales aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles a favorisé la profession et multiplié les aires de production en marge des ultimes bois de chênes verts des massifs. Les charbonniers contribuèrent avec les pasteurs et les chaufourniers à la désertification du pays ; une demi-tonne de bois de chêne permettait d'obtenir environ cent kilos de charbon de bois.

Les derniers à officier dans les Corbières durant les décennies 1940-50 produisirent à l'usage quasi-exclusif des compagnies de transport pour les moteurs à gazogène et la consommation domestique. Des fours métalliques dont un spécimen est encore visible dans la combe de l'Hortoux à Feuilla ont parfois remplacé l'antique meule bâtie de terre et de bois autour de sa cheminée centrale. Mais la plupart des équipes restèrent attachées aux procédés traditionnels de carbonisation jugés

plus nobles et qualitativement plus satisfaisants, toujours en quête pour l'honneur du métier d'un charbon dur, compact, sonore, d'un noir brillant « comme un clair métal » (témoignage oral recueilli par l'auteur).

Ce qui ne les empêchait pas quelquefois pour des raisons plus prosaïques de tremper leur charbon dans l'eau pour en augmenter le poids et sa valeur marchande... (témoignage oral recueilli par l'auteur, Vincent Sarda, berger à La Palme).

Les charbonniers furent avec les bergers, les derniers grands utilisateurs d'une garrigue aujourd'hui retournée au silence et à l'ensauvagement. Bien que la meule soit l'élément emblématique et révélateur des sites de charbonnage, elle ne constitue pourtant qu'un des pôles de la présence de ces maîtres du bois et du feu. La nécessité de contrôler attentivement la cuisson de la meule durant plusieurs jours et d'en répéter les cycles obligeait les charbonniers à partir en campagne pour de nombreuses semaines et rendait indispensable l'aménagement des sites de production, la transformation d'un espace de travail en espace de vie, par des épierrements, des défrichements, l'érection d'une cabane.

Divers degrés d'aménagement en pierre sèche sont visibles selon les sites : parcelles de culture, enclos pour les bêtes, réserves d'eau, chemins boscatiers... avec toujours un soin attentif prodigué au lieu d'habitation, souvent une cabane parfois une grotte où le feu domestique contrebalançait celui qui couvait dans la meule.

La couche de branchage ou de jute revêtait une importance presque égale au foyer, haut lieu de convivialité ; un charbonnier de Roquefort n'hésitant pas à transporter sur son dos, à travers garrigue, un sommier jusque dans la caune de Griffoul qui lui servait d'abri.

Le charbonnier, artisan du feu, avait bâti son existence de familier des terres incultes entre les foyers maîtrisés de sa meule et de sa loge dans le maintien d'un équilibre précaire entre pôles domestique et sauvage.

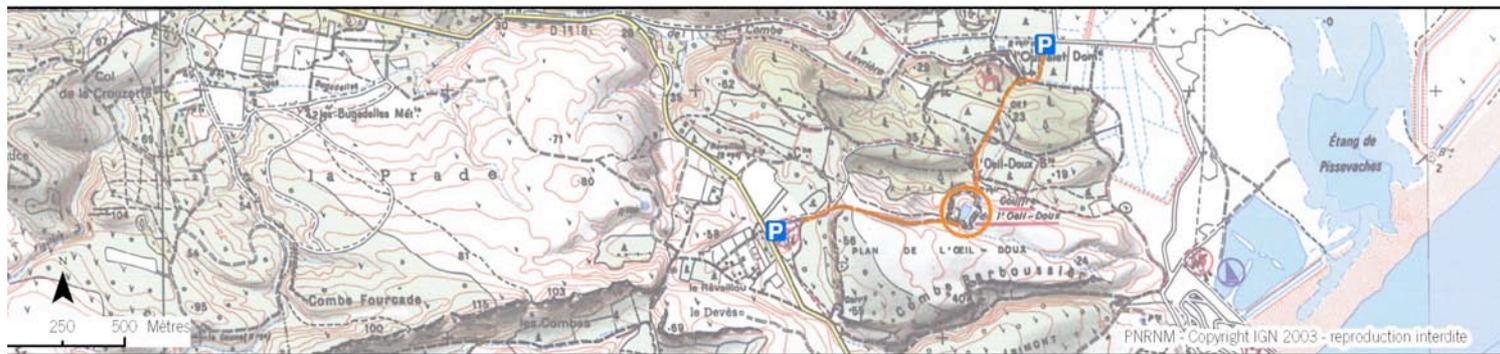
Les derniers témoins, en dépit de la rudesse et les difficultés de leur ancienne vie, en gardent un souvenir ému, empreint de mélancolie. « Ah! Les chaussures, qu'est ce qu'on en a souffert! Vous les jeunes, vous ne pouvez pas vous en rendre compte aujourd'hui. On les rafistolait avec des bandes de vieux tissus roulées, maintenues par de la ficelle ou du fil de fer » (témoignage oral recueilli par l'auteur, Robert Gouzy, ancien facteur et charbonnier).

N'empêche, prédomine malgré tout, chez ces anciens charbonniers, les réminiscences d'un nomadisme ancien, d'une tenace appartenance à une race disparue. La fierté d'avoir vécu « là-haut, dans la montagne touffue... parmi les clans patriarcaux des bûcherons... des brûleurs de bois et des sculpteurs d'écuelles » (Anatole Le Braz).

Bibliographie :

PALA Marc, 1995, *L'homme et la garrigue/Images et mystères*, APCSC.





Site de l'Oeil Doux, bien balisé et très pratiqué.

RÈGLES DE BONNE CONDUITE



## Un regard sombre / Le gouffre de l'Oeil Doux (Fleury d'Aude)

Au nord de la Clape, dans les garrigues qui s'étendent sur l'ancien Cap Pérumont, se trouve un « Lac d'eau douce » (carte diocésaine Dillon, 1763) qui par la fascination qu'il exerce sur le visiteur est devenu une des destinations favorites du tourisme local et régional.

« Cadre unique entre terre et mer », lieu magique, inattendu, site exceptionnel, vertigineux... les superlatifs abondent et les dépliants des OTSI, les articles des magazines et des journaux qui se recopient, les uns les autres, ont du mal à échapper à l'attraction des images cartes postales. Mais par-delà la redondance des clichés, force est de reconnaître à ce gouffre singulier, à cet œil ouvert sur le ciel et sur l'homme, la puissance d'imposer vers lui toute une orientation de l'espace. Le pouvoir cannibale d'un haut lieu qui entend se suffire à lui-même.

Écoutons Jean Girou dans son approche du lieu : « Un immense amphithéâtre décrit son orbe à vos pieds, de grands escaliers calcaires descendent, en bas, vers la scène, qui est occupée par un lac noir. L'Oeil Doux : la nuit de l'eau lui donne un regard sombre et magnétique ».

Et Girou, comme tous les autres à sa suite, d'évoquer le légendaire des vieux pêcheurs et de bergers qui menaient ici leurs troupeaux.

Histoires tragiques de ce gouffre insondable dont l'étendue immobile, vert émeraude, cache une agitation sournoise qui entraîne vers son fond le baigneur imprudent, la barque qui glisse sur son eau... siphon, noyade, corps jamais rendus.

Encore aujourd'hui, les récits, journalistiques essentiellement, relaient la rumeur du plan mythologique au géologique et jouent toujours sur le registre chthonien en s'interrogeant sur la profondeur du gouffre, l'origine de son eau, ses ramifications souterraines... L'Oeil Doux qui a suscité tant de recherches aurait conservé tout son mystère ?

En effet, si cette « curiosité naturelle », cet effondrement cerclé de hautes falaises calcaires recèle un mystère, c'est bien celui de l'eau qui circule au cœur du massif. Son nom composé, *l'Uèlh Dotz* en occitan, par un pléonisme courant en toponymie, dit deux fois l'eau conduite par les méandres souterrains de la roche : « l'œil » au sens d'ouverture de la source, de résurgence et « doux » comme francisation de l'oc. *dotz*, la source, le canal (du latin *ducere* : conduire).

Ce gouffre est une cavité effondrée, dans des calcaires faillés moyennement compacts. Son eau légèrement saumâtre qui provient du

drainage des eaux d'infiltration de la Clape est contaminée par les remontées marines.

Tout un réseau souterrain, labyrinthique, témoin d'une karstification ancienne en partie ennoyée, s'enfonce jusqu'au moins 50 mètres de profondeur. Les avens Station et des Morts qui s'ouvrent sur cette nappe phréatique en communication avec la mer sont probablement en lien avec le gouffre de l'Oeil Doux assez proche. La mer qui lors d'une de ses nombreuses transgressions passées envahit le massif, par l'intérieur et l'extérieur, le transformant en île, *l'Insula Leci* des Romains, régit les pulsations des eaux du gouffre (sa salinité et son niveau varient en fonction des mouvements de la mer).

Un lieu n'est qu'enchevêtrements de signes et la réalité de l'Oeil Doux, sa puissance silencieuse sont indissociables de ses entours. Le regard touristique, formaté, trop focalisé, reste, comme dans la légende, prisonnier de l'Oeil qui masque alors le paysage, renvoie au blanc le

reste du territoire ou pire à un cadre ne contenant que des curiosités.

Il faut sans cesse réinventer, réactiver les lieux, de crainte que le passé qui fige ou le conformisme réducteur ne les nivelle sous leur chape de plomb. C'est l'œil qui crée le paysage, *l'artialise* dans un complexe processus d'imprégnation. L'insoupçonné d'un regard affranchi, telle est notre seule magie.

« Cet hémicycle calcaire se referme sur un mur de falaise... au-dessus... une ligne d'azur souligne avec force l'horizon : la mer » (JG).

#### Bibliographie :

Abondante « littérature » d'appel : journaux, magazines, dépliants publicitaires... dont beaucoup se réfèrent à la brève mention de :

GIROU Jean, 1987, *Itinéraires en terre d'Aude*, Ed. Collot et MV Graphic.

SPELEO CLUB MJC Narbonne, 1986, *Écho des Profondeurs*, Aude. Spelunca n° 23. FFS.

